

Claude Mauriac, «Malraux ou l'éternel humanisme», *La Gazette des Lettres*, 12 octobre 1946, p. 1 et 7.

Malraux ou l'éternel humanisme

La plupart des livres d'André Malraux étant introuvables, les *Scènes choisies* récemment publiées permettront à ceux qui la connaissent imparfaitement de s'initier à quelques-uns des thèmes de cette œuvre importante.

On n'a pas assez mesuré combien Malraux est plus profondément révolutionnaire qu'il n'apparaît. En effet, la plupart de ses commentateurs se sont arrêtés au caractère social de sa protestation, sans comprendre que la transformation de la société n'est qu'un des aspects du total renouvellement souhaité par cet homme qui, beaucoup plus qu'un politique, est un artiste, et beaucoup plus qu'un révolutionnaire – au sens traditionnel du mot – un humaniste. D'où la stupeur incompréhensive et navrée de ses anciens camarades communistes qui, s'étonnant, comme M. Georges Mounin, de voir Malraux retrouver «tout ce dont il semblait s'être délivré : angoisse au regard du destin de l'homme, absurdité du monde, obsession de la mort», se scandalisent de ce que «Pascal reprenne possession de lui tout entier». C'est peut-être que, même pour ceux qui n'ont pas *la foi* (chrétienne ou communiste) Pascal est dans l'ensemble, plus vrai que Marx ? M. Mounin a bien de la chance s'il s'est vraiment délivré de l'angoisse d'être homme et mortel. Malraux, lui, ne peut *retrouver* cette anxiété puisqu'elle ne l'a jamais abandonné. Tout au plus a-t-il essayé d'y remédier, avec le souci accru de résister le moins égoïstement, le plus efficacement possible. D'où encore l'évolution de son art, dans ce chemin qui va *du fanatisme de la différence*, manifesté par ses premiers écrits, à *la passion de la fraternité*, qui lui fut par la suite découverte, sans l'empêcher pour autant de se consacrer à la recherche d'une communion plus fondamentale encore. D'où, enfin, sa collaboration momentanée avec les communistes qu'il aurait bien voulu, s'il l'avait pu, changer en totale et définitive adhésion. Mais il ne pouvait être question

pour lui d'abandonner à la porte d'un nouveau temple cette inquiétude et cette conscience dont il savait, une fois pour toutes, qu'elles étaient les seules certitudes qui fussent accordées à l'homme.

L'insertion de l'homme dans l'histoire fascine Malraux dans la mesure où, en le limitant, elle contribue à le définir. Longtemps l'a frappé la civilisation nouvelle née de la révolution capitaliste et la contre-révolution que celle-ci appelait.

C'était l'homme du XX^e siècle, en ce que celui-ci présentait de plus nouveau, que mettaient en scène *Les Conquérants*, *La Condition humaine*, *Le Temps du mépris*, *l'Espoir*. Nous y assistions au conflit de ces neuves exigences, de ces assujettissements récents, avec les éternels esclavages de l'humanité, avec ses hantises de toujours. Mais il y était transposé sur le plan de l'art. Et, de Moscou même, Malraux n'hésitait pas à proclamer, en 1934, que «les mots d'ordre du communisme complétaient mais ne détruisaient pas ceux des plus grandes époques individualistes».

L'épreuve de 1940 lui rappela avec une particulière acuité ce qui, en cette humanité, demeurait depuis des siècles inchangé, non pas encore cet absolu qui s'appellerait l'Homme, objectif ultime de sa recherche, mais ce relatif qu'est l'homme d'une ère précisément localisée dans la suite des temps et qui, pour l'essentiel, est cependant le même il y a mille ans et aujourd'hui . «On ne se défend qu'en créant» disait déjà le Garin des *Conquérants*. Et nous pouvions lire dans *Le Temps du mépris* : «*Qu'est-ce que la liberté de l'homme, sinon la conscience et l'organisation de ses fatalités ?*»

Voici donc le lien qui réunit les hommes des époques les plus reculées à ceux des civilisations grecques, gothiques ou atomiques. Malraux découvre que «chaque structure mentale tient pour absolue, inattaquable, une évidence particulière qui ordonne la vie», à défaut de laquelle l'homme serait écrasé par le chaos originel et qui lui est ce qu'est au poisson l'aquarium. La forme de leur fatalité définit donc les civilisations, jusqu'au moment où elles s'élèvent au-dessus de leur fatalité même en un rétablissement spirituel qui les définit mieux encore.

C'est à cette nouvelle prise de conscience que s'attache l'effort d'André Malraux depuis *La Lutte avec l'ange* et la *Psychologie de l'art*, ouvrages par malheur en partie détruits – principalement le second dont il ne reste plus que des fragments. Recherchant ce qui fonde la notion d'homme, notre auteur trouve sous la multiplicité des structures mentales et sous les mythes, croyances et religions auxquels elles ont donné naissance, une donnée permanente de millénaire en millénaire et en tous les lieux du globe : *la constante exigence d'un ordre apporté par l'homme au désordre du monde*. Introduire la volonté dans ce réflexe, faire de cet instinct une intelligence, tel sera l'objectif que se propose le nouvel humanisme. A ce monde intelligible, Malraux n'avait du reste jamais renoncé. Que ses personnages choisissent le plaisir ou l'amour, l'aventure ou le combat, la révolte ou la révolution, leur volonté restait la même. Il s'agissait toujours pour eux d'organiser l'inhumain chaos dans lequel est plongé l'humanité. Se soumettre le monde, le posséder, semblait déjà aux interlocuteurs de son premier livre *La Tentation de l'Occident*, une *constante européenne*. Il devait découvrir par la suite qu'il s'agissait plus encore d'une *constance humaine*, le destin de l'homme étant de lutter contre l'inhumain; son devoir, de donner un sens à l'aventure humaine; sa dignité, de ne pas refuser l'homme.

Toutes les manifestations efficaces de l'homme sont donc des *rectifications du monde*. D'un côté le chaos, ou, si l'on préfère, la création; de l'autre les modifications que lui apporte la volonté créatrice, artistique, de l'homme. La feuille d'acanthé est une amélioration, une humanisation, à partir d'un élément préexistant – seul existant – qui est l'artichaut. Une autre question est de savoir comment de la feuille d'acanthé on passera, par exemple, à Goya. L'homme change l'ordre des rapports; il recrée le monde à sa mesure et non pas seulement dans le domaine de l'art. Telle sera, sur le plan social, une politique vraiment humaine, tels aussi l'amour à forger, l'humanisme à instaurer. Pour la société – qu'il importe de sauver du désordre inhumain de son ordre reconnu – comme pour l'humanité – dont il convient d'organiser les fatalités – le but proposé est celui-là même qu'indiquait Malraux à propos de l'art : notre vocation est de ramener à notre mesure la démesure du monde, en reconstruisant selon nos propres aspirations un univers qui cesse de nous écraser du moment où nous l'avons refaçonné.

Les *Scènes choisies* qui viennent de paraître ne donnent malheureusement pas les dernières pages, si fécondes, de *La Lutte avec l'ange*. A l'aube d'un jour paisible dans un village évacué, le narrateur renaît à la vie, au lendemain du combat où il faillit mourir. C'est l'Homme qui, cette fois, est par l'homme approché. L'Homme de toujours, dans sa permanence fondamentale, inchangé sous l'apport différent de chaque civilisation. Oui, tout d'abord cet homme-là, celui dont ses camarades prisonniers lui avaient montré, en 1940, l'unique et anonyme visage. Et ainsi retrouve-t-il «le mystère qui n'oppose pas, mais relie par un chemin effacé la part informe de ses compagnons aux chants qui tiennent devant l'éternité du ciel nocturne, à la noblesse que les hommes ignorent en eux, à la part victorieuse du seul animal qui sache qu'il doit mourir. «Pareil à tous, toujours, et cependant différent en raison de sa culture. Merveilleusement riche à cause de sa culture, mais plus encore du fait que sa culture ne lui suffit pas, et qu'il s'est découvert la mission de construire, à partir de ces fondements communs de la nature et de la civilisation, un édifice plus beau que ceux qui ont été bâtis avant lui et qui, plus décisivement si possible témoignera pour l'homme. Sous le bois dont est constituée telle statue gothique, il y a à la fois «le noyer fondamental», une bûche et ce que l'homme a tiré de l'un et de l'autre. De cette bûche vivante qu'il est primitivement, de cette statue admirable et pourtant inachevée que les siècles ont fait de lui, c'est avec émotion qu'André Malraux prend conscience. Il voit à la fois ce qui était à l'origine, ce qui a été ajouté, ce qui reste à parfaire. Dans ce village déserté, en une minute de rémission, il fait le compte de ses forces, tellement plus nombreuses et puissantes qu'il l'imaginait, au point même que la mort ne peut rien contre elles. Aucune chose ne lui paraît plus aller de soi et d'abord sa propre vie dont il goûte avec un émerveillement neuf chaque seconde nouvelle. Il s'étonne d'une poule qui picore; l'invention d'un arrosoir lui semble justifier à elle seule la naissance de l'homme; une fleur l'éblouit qui est née aussi du génie humain : sa surprise devant un village de son pays, que son récent abandon a, dirait-on, figé pour l'éternité comme une Pompéi française, est celle du voyageur qui rencontre l'Inde pour la première fois : «Ô vie si vieille ! Et si opiniâtre ! Il n'est rien ici qui ne porte la marque de l'homme». Ces dernières pages de *La Lutte avec l'ange*, les plus fécondes et les plus chargées d'espoir que Malraux ait encore

Claude Mauriac, «Malraux ou l'éternel humanisme», La Gazette des Lettres, 12 octobre 1946, p. 1 et 7.

écrites, couronnent son œuvre tourmentée et la font déboucher sur un avenir de paix et de sérénité.